

gré de mes efforts pour éclairer sa raison, et elle se prit à me haïr à son insu, par cela même qu'elle ne pouvait me répondre.

Cependant, j'allais chaque jour visiter mon frère dans sa prison. Je m'y prenais de toutes les façons pour lui arracher l'aveu de son crime, espérant que je l'amènerais à me le raconter; il se trouverait peut-être quelques circonstances qui m'aideraient à lui sauver du moins la vie. Impossible: au commencement il s'emportait contre ce qu'il appelait d'impudentes calomnies; plus tard, sans cesser de protester de son innocence, il convenait avec moi de tout ce que l'accusation avait de plausible et déplorait sa mauvaise réputation, qui allait peser si cruellement contre lui dans l'esprit du juge.

À mesure que le temps approchait, il se montrait plus doux et plus résigné: son langage était sérieux et digne; il s'occupait beaucoup plus de relire la Bible que de préparer sa défense. Il disait que ses fautes avaient été graves et nombreuses, mais qu'à coup sur Dieu renonçait à lui demander compte dans l'autre monde; puisqu'il permettait qu'il quittât celui-ci flétri, aux yeux des hommes, d'un crime qu'il n'avait pas commis. Par moments, il ajoutait que Dieu était bien sévère de lui enlever son honneur, qu'au milieu de tous ses désordres il avait toujours cherché à conserver intact. Que vous dirai-je, Messieurs? Je ne savais plus que penser. Quand je causais avec lui, je l'admiraï; il me paraissait impossible qu'il ne fût pas innocent; dès que j'étais seul, ma malheureuse conviction revenait; il me semblait que mon frère ajoutait l'hypocrisie à ses autres péchés; je craignais un nouveau malheur, le plus grand de tous; je tremblais que chez lui l'âme fut condamnée à périr avec le corps.

Je vous ai dit quelques mots de la paroisse à laquelle j'étais attaché. Les supérieurs me donnèrent de grandes preuves d'intérêt et de bienveillance; mon curé m'avait, dès le premier moment, dispensé de toutes fonctions afin que je pusse consacrer tout mon temps à la déplorable affaire qui me préoccupait.

Au bout de quelques semaines, monseigneur l'archevêque daigna venir me voir, et, me représentant l'inutilité de mes efforts pour sauver mon frère, il m'engagea, non pas à les discontinuer tout à fait, mais à reprendre peu à peu l'exercice du ministère, d'abord pour y trouver une utile diversion à mes chagrins, ensuite pour constater aux yeux des malveillants que je n'avais personnellement rien perdu de mes droits à l'estime et à la confiance publiques.

Ce conseil était un ordre pour moi, je le suivis d'autant plus volontiers que j'en sentais toute la sagesse et la bienveillance. Je recommençais donc à prêcher et à confesser; je le fis avec plus de succès encore qu'auparavant; la douleur qui m'accablait intérieurement prêtait à mes paroles comme un caractère inaccoutumé de touchante persuasion. On dit que le plaisir rend l'âme bonne: je crois, moi, que le prêtre catholique ne vaut jamais mieux que lorsqu'il a beaucoup souffert.

Un soir donc (c'était le vendredi; mon frère devait être jugé aux assises de Pâques, c'est-à-dire dix-sept jours après), je prêchai la Passion. L'idée de mon frère devant le jury s'associa dans mon esprit à celle de Jésus devant Caïphe et Pilate; mais moi aussi dont l'âme était brisée, je comprenais bien l'agonie du jardin des Oliviers, l'opprobre de cette condamnation publique, l'horreur de cette mort ignominieuse du juste: car je ne

sais quelle poésie du cœur me révélait en cet instant l'innocence de mon frère. La douleur de Marie me reportait à celle de ma mère, sainte femme à laquelle il ne devait pas être donné de voir son fils glorieux et ressuscité.

Que vous dirai-je, Messieurs? je fus éloquent, parce que j'étais profondément touché; je fis pleurer presque tout mon auditoire, parce que je versais moi-même des larmes abondantes.

Après avoir pris une heure de repos à peine, je me rendis au confessionnal; vous savez avec quel empressement s'y portent, vers la fin de la semaine sainte, ceux-là mêmes qui ne s'en approchent pas pendant tout le reste de l'année: j'avais au mien une véritable foule.

La nuit était déjà avancée, et je regagnais la sacristie en m'essuyant le front, lorsqu'un homme, que je n'avais pas remarqué agenouillé derrière un pilier, me saisit par le bas de mon surplis, et me conjura de vouloir bien l'entendre en confession. Je lui représentai que j'étais horriblement fatigué, et que, puisqu'il n'était pas de mes pénitents habituels, je l'engageais à s'adresser à un autre prêtre, ou du moins à attendre au lendemain.

Il me répondit qu'étranger dans ce pays, il n'en connaissait aucun, qu'en moi seul il avait confiance, parce que je l'avais bien vivement ému; qu'il ne pouvait rester jusqu'au lendemain sans consolations, puisqu'il était à lui seul plus coupable que tous mes pénitents ensemble. Après de telles paroles, mon devoir m'empêchait d'hésiter et je consentis à l'entendre.

Il ne m'avait pas trompé; la liste des énormités qu'il déroula devant moi était réellement effroyable. Toutes les passions honteuses et lâches semblaient s'être donné rendez-vous dans le cœur de cet homme, où le sentiment religieux n'avait jamais eu d'autre forme que la crainte des châtimens éternels. Du reste, ce sentiment, quoique profond, était si peu éclairé qu'un jour il avait pris un pistolet pour contraindre son confesseur à lui accorder l'absolution. En un mot, il était chrétien et catholique à la manière des brigands calabrais.

À chaque turpitude nouvelle, à chaque crime nouveau qu'il m'avouait, je le voyais hésiter, je l'entendais sangloter et gémir comme un avaré auquel on enlèverait son trésor pièce à pièce; j'entremêlais les menaces et les consolations pour l'engager à ne rien me cacher, à décharger complètement sa conscience. Enfin, après bien des hésitations, il me déclara qu'il avait commis un assassinat; je redoublai d'attention.

Il me dit qu'employé subalterne dans une maison de banque de Dublin, où se vendaient les billets de la loterie Royale de Londres, il en avait délivré un, entre autres, dont, il s'était parfaitement rappelé le numéro, à un jeune homme qu'il connaissait, et qu'il le lui avait vu plier négligemment et placer dans la poche droite de sa veste. Quelques jours après la liste étant arrivée le soir très tard, il apprit que le numéro en question gagnait une prime de 2,000 livres sterling (50,000 fr.).

Avant donc que cette liste fût publiée, ce qui ne pouvait avoir lieu que le lendemain matin, avant que le jeune homme connût son funeste bonheur, il était allé l'attendre dans une rue détournée, l'avait assassiné et lui avait enlevé le billet, qu'il avait fait ensuite présenter par un commissionnaire, comme appartenant à une personne qui désirait demeurer inconnue.

(A continuer.)